Tramways, bombes *et caramel*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Carthy Corbin, Francine, 1942-
Tramways, bombes et caramel
Sommaire : t. 1. Les années du tourment
ISBN 978-2-89585-548-4 (vol. 1)
I. Carthy Corbin, Francine. Années du tourment. II. Titre.
PS8605. A866T72 2015 C843'.6 C2014-942741-7
PS9605.A866T72 2015

© 2015 Les Éditeurs réunis (LÉR).
Image de couverture : Shutterstock, R_lion_O

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.
Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.
Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe :
DNM
www.librairieduquebec.fr

Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada
Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

FRANCINE CARTHY CORBIN

Tramways, bombes *et caramel*

★

LES ANNÉES DU TOURMENT

LES ÉDITEURS RÉUNIS

À la mémoire de ma grande sœur Jocelyne,
qui m'a soutenue alors que Tramways, bombes et caramel
n'était qu'au stade de balbutiements.
J'aurais souhaité lui offrir de son vivant ce premier roman.

À mon époux Conrad, soutien de tous les instants.

À mon indispensable sœur Sylvie,
qui a lu les premières pages de mon manuscrit
et m'a convaincue de poursuivre le projet.

À mes enfants : Pierre, Nathalie, Éric et Isabelle Boutet.
Et aux enfants de ma vie : Martin, Christine et Dominique Johnson.

Puis au reste de la famille : Charles, Caroline, Antoine, Ophélie, Miriam et Léah,
ainsi que Maxime, Marie, Antoine, Laurent, Marc-Antoine et Charles.

Chapitre 1

Les mains bien calées au fond des poches, Joseph se promenait à la place Jacques-Cartier, à quelques pas de la Pension Donovan où il logeait lorsqu'il était de passage à Québec.

La journée était splendide. Le cœur joyeux, il sifflotait un air à la mode. Il avait, à quelques reprises, parcouru ce coin de la Basse-Ville et observé les beaux brins de filles qui y circulaient. Après avoir consulté sa montre, il s'approcha de la manufacture de chaussures John Ritchie Co. et attendit, l'œil rivé sur la porte, le sifflet qui annoncerait la sortie des ouvriers. Adossé à un lampadaire, il en était à griller sa seconde cigarette lorsque les portes s'ouvrirent et que les premiers travailleurs s'évadèrent du bâtiment. Les hommes, pour la plupart, enfourchaient leurs bicyclettes alors que les femmes se pressaient pour prendre le tramway qui les ramènerait chez elles. D'autres rentraient à pied.

Joseph caressait l'espoir d'entrevoir de nouveau cette jeune femme d'allure altière, à la beauté éclatante et à la magnifique chevelure auburn qui avait su attirer son regard admiratif. Pour ce fin connaisseur, la belle inconnue, avec son teint diaphane, sa bouche désirable et ses yeux sombres et perçants, n'avait rien à envier aux plus célèbres actrices américaines, celles-là mêmes qui figuraient sur les grandes affiches placardées dans les vitrines des cinémas de la rue Saint-Joseph et du carré d'Youville.

Carmel, car c'était son prénom, travaillait dans cette manufacture en tant que piqueuse d'empeigne, à l'instar de sa sœur Mathilde et de sa tante Élise. Sa tâche consistait à piquer le dessus d'une chaussure, de la pointe au cou-de-pied. La John Ritchie Co. était le principal manufacturier de chaussures ayant pignon sur rue dans la ville de Québec et, à ce titre, représentait une source d'emploi importante pour les habitants des quartiers environnants.

En effet, une centaine de travailleurs sans formation trimaient dur dans cette fabrique dont l'édifice en briques rouges occupait une grande portion de terrain entre les rues Sainte-Hélène et Saint-Vallier. Simples exécutants, ils effectuaient une seule des cent cinquante opérations qui menaient au produit fini ; ils agissaient en automates, au rythme de machines bruyantes et harassantes.

Tante Élise était la première à avoir obtenu un poste à la manufacture. Elle avait ensuite réussi à y faire embaucher ses deux nièces, Mathilde et Carmel Moisan, pour lesquelles elle espérait un bel avenir en dépit de conditions de travail difficiles. Elle s'était promis de défendre les deux filles de sa sœur Eugénie, qu'elle affectionnait particulièrement, contre les *foremen*, en majorité anglophones et machos, qui exerçaient une autorité démesurée sur les employés de sexe féminin. Certains d'entre eux ne témoignaient d'ailleurs aucun respect à l'endroit des travailleuses, et chacun avait ses préférées.

Les ouvriers n'avaient aucune liberté d'organiser le travail à leur façon. Ils se voyaient confinés à une tâche astreignante et monotone et s'y soumettaient dans le seul but de rapporter à la maison la pension qui leur garantissait gîte et couvert. Payées à la pièce, les deux sœurs devaient augmenter leur rythme de travail pour réussir à s'offrir des petits luxes, soit du matériel pour la fabrication de leurs cigarettes ou les tissus et accessoires nécessaires à des travaux de couture. Pour le manufacturier, ce mode de rémunération était avantageux parce qu'il augmentait la productivité et réduisait la masse salariale en la rendant proportionnelle à l'effort fourni, mais il était vraiment désavantageux pour l'ouvrier. Avant d'établir le taux à la pièce, les patrons faisaient faire des tests pour connaître la rapidité de chacun. Les travailleurs se plaignaient du fait que les plus habiles étaient choisis pour les effectuer. Les moins adroits devaient donc se surpasser pour gagner un salaire décent. On maugréait contre les contremaîtres qui tardaient à distribuer l'ouvrage. Les employés savaient que certaines tâches étaient plus lucratives que d'autres. Certains contremaîtres étaient parfois

accusés d'avoir des préférences, car ils donnaient supposément plus de travail à certaines filles en échange de faveurs intimes.

C'est ainsi que Carmel et Mathilde Moisan s'épuisaient soixante heures par semaine, l'échine courbée devant leur machine à coudre, à piquer et repiquer ce cuir rebelle qui refusait souvent de céder à l'action de l'aiguille. Elles étaient coquettes et s'inspiraient des vedettes de cinéma pour dessiner les croquis servant à confectionner leurs vêtements. Elles étaient adroites et talentueuses.

Demeurant à peu de distance de marche de la manufacture, les sœurs Moisan pouvaient souvent aller dîner à la maison, mais elles se préparaient, à l'occasion, un lunch qu'elles mangeaient à la cafétéria. Il ne leur restait qu'à s'acheter un thé chaud pour accompagner leur repas. Elles avaient aussi le temps de fumer une bonne cigarette avant de retourner à la salle des machines à piquer. À la fabrique de chaussures, on les avait à l'œil. Elles obtenaient le meilleur rendement de production, ce qui en faisait des ennemies jurées pour les travailleuses les plus lentes. Un seul coup de coude pouvait ralentir leur cadence. Les travailleuses envieuses désignaient parmi les plus vicieuses celle qui allait commettre le geste, au nom de toutes.

Dans le grand local impersonnel dépourvu de fenêtres qui servait de cafétéria aux employés, le précieux temps de repas était malheureusement pollué par des récriminations de tout ordre. Quand l'heure du dîner sonnait, on voyait les filles, surtout, s'y diriger à la hâte et choisir une place. Attablées par cliques, elles tramaient, fomentaient l'attaque destinée à modérer le rythme des abeilles Moisan. Il n'était pas rare qu'elles réussissent leur coup, c'est pourquoi les deux sœurs devaient être constamment sur leurs gardes. Certaines employées s'épanchaient avec leurs collègues, jouaient des coudes et ne se gênaient pas pour être méprisantes les unes envers les autres. Toutefois, les plus jalouses gardaient pour elles les ruses qu'elles avaient peaufinées afin d'augmenter leur quota journalier. Il en résulterait conséquemment une paie un peu

plus intéressante qui leur laisserait de l'argent de poche, après le versement de la pension hebdomadaire à leur famille.

Le temps du repas écoulé, de retour derrière leurs machines infernales, les travailleurs devaient être plus attentifs tout le reste de la journée afin d'éviter les mauvaises manœuvres. Le contremaître qui circulait dans les rangées n'était pas doux.

— On arrête ce placotage, les filles, hurlait-il, c'est la dernière fois que je te vois lever la tête pour examiner ta voisine et ferme ta grande trappe, si je t'y reprends, tu te chercheras une *job* ailleurs.

Vers les trois heures, la pause réglementaire de quinze minutes qui leur était accordée leur permettait de reprendre leur souffle. La douleur irradiant leur dos, les travailleurs avaient aussi besoin de se reposer les oreilles du martèlement des piqueuses. L'odeur animale des pièces de cuir et de la nuée d'huile qui flottait dans l'air malsain donnait des haut-le-cœur aux plus fragiles. Les sandwichs à la viande en boîte Kam que Carmel avait partagés avec sa sœur lui remontaient à la gorge. Le thé qui les avait accompagnés n'arrivait même pas à activer sa digestion.

Heureuses de ne pas avoir été prises en défaut, les deux sœurs rentraient malgré tout à la maison avec l'estomac dérangé. Il fallait presser le pas pour regagner le domicile familial sans s'attarder à admirer ne serait-ce que le coucher du soleil au fond d'une ruelle. Elles devaient aider leur mère, Eugénie, à préparer le repas des hommes de la maison. Elles étaient vaillantes, les sœurs Moisan.

Carmel et Mathilde subissaient les interdictions de leur mère, qui voyait le péché partout. Elle se montrait d'une sévérité injustifiée. Ayant atteint l'âge de la majorité, les sœurs nourrissaient le désir de quitter cette famille si oppressante où l'amour n'était pas distribué équitablement.

« Maman devrait cesser de nous mener par le bout du nez, nous sommes des adultes responsables », se disaient les filles.

La complicité de Carmel et Mathilde irritait leur mère. Obsédée par la peur que ses filles perdent leur virginité, elle les avait mises en garde.

— Si jamais vous vous retrouvez grosses, vous chercherez une pension ailleurs, leur avait-elle dit.

La peur des sévices les éloignait des tentations charnelles. Elles évitaient la camaraderie mixte qui, selon Eugénie, pourrait leur jouer de mauvais tours.

* * *

Ce soir-là, Carmel s'était sentie faiblir lorsque Joseph posa ses yeux sur elle. Elle avait soutenu ce regard bleu acier le temps de reprendre ses esprits. Elle avait alors vu ses lèvres bouger et entendu une voix chaude articuler :

— Bonjour, mesdemoiselles.

Aucune des deux sœurs n'avait répondu. Bras dessus, bras dessous, les filles Moisan étaient rentrées à la maison. Joseph aurait aimé connaître cette belle fille de qui il ne savait rien.

Le jour suivant, lorsque les deux sœurs le croisèrent de nouveau, il osa leur faire un salut de la main. Carmel l'avait entrevu, elle le trouvait élégant, différent des gars qu'elle côtoyait dans le quartier, les amis de ses frères, mais l'avait ignoré.

* * *

Une fois à la maison, lorsque ses filles discutaient des conditions de travail et de la méchanceté de certaines de leurs collègues, Eugénie avait les oreilles dans le crin.

— Arrangez-vous pas pour vous faire mettre à la porte, assénait-elle, car vous allez avoir affaire à moi.

La robuste Eugénie ne plaisantait pas. Accoudée sur le bord du comptoir, courte sur pattes, les bas ravalés sur ses jambes boudinées,

le tablier maculé de taches bigarrées autour de sa large taille, elle pointait l'index vers Carmel. Celle-ci avait eu le malheur de parler du jeune homme qu'elle avait croisé à la sortie de la manufacture.

— Toi, enlève-toi les gars de la tête, écervelée.

Elle voyait le mal partout, sauf sous son propre toit. Même si ses deux filles n'étaient pas si jeunes, elle les dominait et ne leur donnerait pas plus de corde. Mathilde et Carmel avaient vite compris que leur dur labeur ne servait à nulle autre fin que celle d'aider à la subsistance de la famille. Cela faisait trop longtemps que ça durait, Mathilde était découragée. Le rêve n'était pas permis pour elle. Elle avait un tempérament beaucoup moins fort que celui de Carmel.

Peu de temps après avoir avalé leur souper, elles devaient toutes les deux laver puis essuyer la vaisselle.

Ce soir-là, en jetant son torchon sur son épaule, Mathilde chuchota à l'oreille de sa sœur :

— On se retire dans notre chambre.

Carmel branla furieusement la tête. Un peu plus tard, couchée sur son lit, elle fixa le plafond et échafauda des rêves. Ses idées vagabondaient. Le regard admiratif du bel inconnu qu'elle avait aperçu la hantait. Une étincelle avait jailli en elle lorsque ses yeux avaient croisé les siens. Il était posté à l'intersection des rues Dorchester et Sainte-Hélène, aux abords de l'édifice de la John Ritchie Co., d'où elle venait de sortir. Pouvait-elle se permettre de s'attarder sur cet étranger et espérer un avenir meilleur, ou se racontait-elle des chimères ? Elle écourta cette soirée enfermée dans le cagibi qui servait de chambre.

Un rire gras résonna du salon où leur mère, allongée de tout son poids sur le canapé, bavardait avec Alfred, son fils adoré. Elle le contemplait, les yeux pleins d'admiration ; elle n'avait jamais aucun reproche à lui faire.

Le père de Carmel, Arthur Moisan, était *foreman* à la brasserie Boswell. Plombier de métier, il avait rapidement accédé à ce poste et y excellait. Il savait se montrer ferme et exigeant envers les hommes qui travaillaient sous sa gouverne, et se faisait un devoir de désigner chacun des manœuvres par son nom.

Le fondateur de la brasserie, Joseph Knight Boswell, était l'un des plus importants brasseurs du XIX^e^ siècle au Québec. Très populaire dans la capitale, l'établissement avait été le premier du genre en Nouvelle-France. La brasserie occupait un emplacement historique, celui de la résidence de l'intendant Bigot. Les caves de l'ancien palais de l'intendant servaient à emmagasiner les produits de la brasserie. La brasserie Boswell and Brother Limited fut ensuite vendue à une entreprise nommée The National Breweries Limited. Le nom de Boswell ne s'éteignit pas pour autant, cette appellation ayant été utilisée depuis de trop nombreuses années. Par contre, l'adaptation des employés au changement de propriétaire fut difficile. À cette époque, Joseph Knight Boswell possédait à lui seul une douzaine de bâtiments produisant annuellement plus de 655 000 gallons de bière. La brasserie était sans contredit l'une des plus prospères et des mieux outillées au Canada. C'était connu : à Québec, les grands employeurs étaient Boswell, Bell Téléphone, Quebec Power, Anglo Pulp et John Ritchie Co.

Les employés de la brasserie travaillaient fort, leurs longues journées dépassaient souvent les douze heures de travail, mais ils obtenaient, en échange, une rémunération intéressante. Boswell avait la réputation de payer généreusement ses employés. Les ouvriers devaient se présenter au travail six jours par semaine. Ils débutaient à six heures du matin et ne terminaient régulièrement qu'à sept heures du soir. Arthur ne s'en plaignait pas. Il lui arrivait même très souvent de prolonger de quelques heures son quart de travail. Deux ans après son entrée dans l'entreprise, il put profiter d'une belle hausse de salaire en accédant au poste de *foreman*. Les employés avaient le droit de déguster gratuitement une certaine quantité de bière sur place, en dehors des heures de travail, et pouvaient s'en procurer au prix coûtant, ce

qui constituait un avantage très particulier réservé aux travailleurs de ce genre d'entreprise. Cependant, supposément plus portés à boire un coup que les travailleurs des autres métiers, ils étaient mal vus. Il régnait, dans ce monde de la brasserie, une atmosphère spéciale : un véritable esprit de famille que l'on ne retrouvait pas dans d'autres entreprises d'importance comparable.

C'était là qu'Arthur Moisan exerçait son autorité alors qu'à la maison il se laissait manger la laine sur le dos par sa femme, Eugénie. Il était de ceux qui se plient aux exigences de leur épouse de peur de faire jaillir des colères acerbes et sans limites au sein de la famille. Arthur brûlait son désarroi dans la boucane de sa pipe. C'était un homme de peu de mots qui se soumettait à sa femme pour toutes les questions d'argent et de contrôle parental. La chevelure abondante, malgré une légère calvitie, le dos un peu voûté, il était plutôt mince, de taille moyenne, mais petit en comparaison de sa femme : il semblait rapetisser lorsqu'il était à ses côtés. Il arborait avec orgueil une fine moustache en brosse, qu'il entretenait méticuleusement. C'était un bon diable, affable mais réservé avec les siens. Il en était tout autrement lorsqu'il mettait les pieds à la brasserie Boswell ; il prenait du volume et de l'assurance.

La semaine terminée, il remettait son enveloppe de paie à sa femme et ne posait aucune question sur la gestion du budget. Les enfants, ainsi que tante Élise, payaient une pension. Il n'était pas question de s'y soustraire. Arthur passait le peu de temps libre dont il disposait à hacher son tabac en feuilles. Il sirotait sa bière, léchant le col de mousse dorée retenu dans les poils de sa moustache, mais ne s'enivrait jamais.

Contrairement à la modération avec laquelle leur père consommait la bière, trois des cinq fils Moisan, soit Louis, Marcel et Alfred, que l'on surnommait « les trois mousquetaires », ne réussissaient pas à conserver un travail. Ils commençaient à festoyer tôt le matin ; ils se servaient à même les nombreuses caisses qui encombraient l'humble logis des Moisan, boulevard Langelier, ce qui avait pour effet de les faire ronfler tout l'après-midi. Les bouteilles

vides dégageaient des effluves musqués de houblon qui empestaient l'air. Dans le tambour de la maison, le long des murs de la cuisine et dans l'étroit corridor, les caisses de bière séjournaient en quantité industrielle. Il n'était pas rare d'apercevoir quelques gros rats, attirés par l'odeur. Souvent, les trois gars ne se présentaient même pas à table pour le souper, mais le soir venu ils reprenaient vie et se souvenaient d'une seule chose : ils avaient soif… très soif. Leurs journées se terminaient vers minuit lorsqu'Eugénie, furieuse, leur faisait comprendre qu'ils devaient laisser dormir les travailleurs de la maison. Ils devaient filer doux, sinon…

Louis, le jumeau de Mathilde, passait ses journées dans un laxisme total et travaillait rarement. Quoique continuellement ivre, il ne faisait pas de bruit. Il se balançait et somnolait au rythme du bruit de sa berçante. Louis était certes paresseux, mais il était aussi trop chétif pour accomplir les tâches exigeant un effort physique. À la brasserie, on recrutait les travailleurs parmi ceux qui étaient recommandés par les membres du personnel. Louis n'aurait même pas pu être engagé, il était trop maigrichon. Arthur avait réussi à faire embaucher Alfred, mais ce dernier était régulièrement *slaqué* pour cause d'absentéisme, de retard, de refus de faire des heures supplémentaires ou de se plier à un changement de poste. Il avait souvent reçu des avertissements écrits. Malgré les mises en garde contre les dangers d'incendies causés par l'entreposage de grains, il lui arrivait aussi de fumer au travail. Il buvait, même, et l'on fermait souvent les yeux, dans son cas, puisqu'il était le fils du *foreman*. Lorsqu'il était soûl, on le renvoyait chez lui jusqu'au lendemain. Un jour qu'il se fit prendre et que sa mère fut mise au courant, elle protesta :

— T'as le droit de prendre de la bière à l'ouvrage, mais pas de te faire *pogner*.

Alfred ajouta :

— Et de te faire flanquer à la porte.

Il ingurgitait les minces paies qu'il lui arrivait de gagner. C'était un ivrogne invétéré.

Marcel, pour sa part, était lui aussi régulièrement sans travail. Parfois, il rencontrait un *chum* qui l'embauchait pour faire des déménagements, mais il ne se présentait pas toujours sur les lieux convenus, retenu à la maison par une bonne cuite. Lorsqu'on lui demandait quel était son métier, il répondait immanquablement qu'il était journalier.

Eugénie pardonnait trop souvent à ses trois gars leur irresponsabilité et leur vice, mais elle n'aurait jamais accepté qu'ils ne payent pas leur pension hebdomadaire s'ils avaient des revenus. « Qu'on se le tienne pour dit ! » Ils essayaient quand même de trouver des raisons pour se soustraire à cette obligation, et le manque de travail était une ritournelle souvent évoquée. Eugénie vouait un amour démesuré à Alfred, son fils cadet. Elle le chouchoutait de manière exagérée, lui pardonnait ses renvois et acceptait ses excuses sans protester. Alfred, beau temps, mauvais temps, attendait sa sœur Mathilde, l'aînée des filles, au sortir de la manufacture John Ritchie Co. Il la suivait d'assez loin pour qu'elle ne le voie pas l'épier et était prêt à intervenir si jamais un gars osait l'aborder. Il en avait d'ailleurs découragé quelques-uns. La rumeur selon laquelle il était préférable de ne pas approcher Mathilde Moisan circulait dans le quartier, car on aurait affaire à son frère Alfred. Cette surprotection pour sa sœur créait un malaise dont personne n'osait parler.

Pendant ce temps, partout au pays, des millions de Canadiens et de Terre-Neuviens s'étaient enrôlés dans les Forces armées et travaillaient notamment pour la Croix-Rouge ou l'Ambulance Saint-Jean. Dans la famille Moisan, personne ne l'avait fait.

* * *

Deux longues semaines s'écoulèrent avant que le mystérieux personnage ne réapparaisse dans le paysage de la John Ritchie Co. En cette fin de journée, à proximité de la porte des employés, il

s'approcha. Lorsque Carmel sentit ses yeux admiratifs se poser sur elle, ses joues s'empourprèrent. Elle leva sur lui un regard interrogateur, surprise de le trouver là. Il lui fit une légère révérence. Mathilde s'éloigna quelque peu, ayant saisi la complicité s'établir entre l'étranger et sa sœur. Elle voulait faciliter l'échange entre eux. Carmel savait qu'elle n'était pas censée se trouver seule en présence d'un homme, encore moins un pur inconnu ; elle se dandinait comme une fillette, scrutant les alentours pour s'assurer que ses frères ne l'épiaient pas. Elle craignait de les voir poireauter au coin de la rue comme ils en avaient l'habitude. L'homme remarqua aussitôt le malaise de la jeune femme. De peur de la faire fuir, il mentit et lui dit d'une voix qu'il voulait rassurante :

— Je passais par ici.

Elle entendit cette voix chaude, pimentée d'un charmant accent, sonner mélodieusement à ses oreilles.

Il continua sur le même ton.

— Je suis content de vous revoir.

Un peu naïve malgré ses vingt-deux ans, elle l'interrogea :

— Mais pourquoi vous attardez-vous à moi ?

Il lui répondit sur un ton qui devint suppliant :

— J'aimerais vous connaître !

Incapable de bouger, Carmel, prude et timide, resta muette. Elle eut du mal à taire l'appel de son cœur.

Mathilde, de peur d'être sermonnée par leur mère si elles entraient à la maison en retard, fit signe à sa sœur.

— Nous devons rentrer maintenant !

Carmel, le rouge au visage telle une collégienne, esquissa à l'individu un petit signe d'au revoir d'une main hésitante.

* * *

Bien que prisonnière de l'emprise de cette mère vindicative, Carmel n'était nullement résignée à contracter un mariage ténébreux. Les gars des alentours ne l'attiraient pas du tout, ils étaient de la même étoffe que trois de ses frères ; elle aurait préféré mourir vieille fille plutôt que de perdre son temps à fréquenter cette engeance malsaine. Jamais elle ne consacrerait sa vie à éponger un pochard de ce genre. Cet inconnu était-il revenu pour elle, seulement pour elle ? Elle n'osait y croire. Cette nuit-là, elle n'arriva pas à fermer l'œil.

Les semaines passèrent. Carmel, s'interdisant de souhaiter le revoir, avait tout de même la tête dans les nuages. Au travail, le contremaître ne mit pas longtemps avant de la ramener à l'ordre.

— *Hey*, toi ! Sors donc de la lune, ton quota a diminué depuis quelques jours, reviens sur terre sinon ta paie va s'en ressentir.

Elle s'attela donc à la tâche, sachant qu'à la minute où l'on s'arrêtait de travailler le salaire baissait aussitôt. La réalité des propos du contremaître eut pour effet de lui remettre les esprits en place. Dodelinant de la tête, le pied ancré sur la pédale de sa machine à coudre, elle accéléra le rythme. La fin de sa semaine éreintante vint mettre un baume sur son dos meurtri. Les traits tirés, les yeux battus par le travail, elle rentra à la maison avec Mathilde.

* * *

Carmel, catholique pratiquante assistant régulièrement à l'office dominical, fut toute surprise lorsqu'elle croisa l'inconnu sur le parvis de l'église, au sortir de la messe. Prétextant un bonjour de politesse, il s'approcha d'elle. Eugénie, les yeux rivés sur sa fille, barra le chemin pour les écarter l'un de l'autre. Audacieux, ne sachant à qui il avait affaire, l'homme releva le rebord de son chapeau du bout du doigt en guise de salutation. Eugénie pinça le coude de Carmel et lui chuchota entre les dents :

— On rentre à la maison, et ça presse.

Carmel aurait voulu protester, mais, trop gênée par la conduite de sa mère, elle se retint. Eugénie avait érigé un mur entre cet homme et elle. La connaissant, elle ne voulut pas la contrarier de peur qu'elle fasse une scène. Elle savait qu'il valait mieux lui obéir au doigt et à l'œil. Se voir traitée de la sorte devant cet étranger l'humilia au plus profond de son être. Elle prit le chemin du retour sans adresser la parole à sa mère. Mathilde la rattrapa.

Carmel regagna la demeure familiale, traînée maladroitement par sa sœur, la tête comme une girouette, la poitrine palpitante. Elle se morfondit tout le reste de la journée, mangeant des yeux les barreaux de la fenêtre du salon. L'homme l'avait peut-être suivie. Si oui, sachant où elle demeurait, il oserait peut-être frapper à sa porte. L'audace qu'il avait manifestée lui permettait d'espérer. Même si l'accueillir dans cette misérable demeure l'aurait gênée, elle préférait cette humiliation à l'idée de ne jamais le revoir. Louis, Alfred et Marcel, soûls comme des bottes, asticotaient leur sœur. Ils avaient commencé à boire vers l'âge de douze ans. Ils avalaient leurs bières à même le goulot. Exaspérée, elle se résigna à quitter son point d'observation pour aller rêvasser dans sa chambre. Elle ne se sentait pas d'humeur à endurer leurs sarcasmes.

La semaine qui suivit s'étira, interminable. Le jour du Seigneur enfin arrivé, Carmel ne se sentit jamais aussi dévote en attendant la messe dominicale que ce matin-là. Le cœur battant, elle dévala les quelques marches de l'entrée et se retrouva sur le trottoir du boulevard Langelier avant sa mère et Mathilde, endimanchée, parée pour l'office.

Pendant la messe, Carmel risqua un regard circulaire dans l'enceinte de l'église. Joseph se trouvait à quelques bancs d'elle. Il la fixait et se répétait intérieurement : « Tourne la tête, tourne la tête ! », comme pour l'hypnotiser. Elle se tourna dans sa direction et le vit qui l'observait. Une légère fièvre l'envahit tout entière lorsqu'elle l'aperçut. Elle cligna des paupières puis baissa

légèrement la tête. Après l'*ite missa est*, Mathilde, sa complice de toujours, la tira par le bras sur le parvis de l'église. Elle avait vu l'homme, à quelques pas, qui semblait les attendre.

— Prétextons une commission et allons le rejoindre, lui dit-elle.

— Maman va nous tuer !

— Cela vaut la peine de risquer sa vie pour le grand amour… À notre âge, on devrait cesser d'avoir peur d'elle.

La machination de Mathilde fonctionna à merveille.

Joseph, les ayant suivies à distance jusqu'à la porte d'entrée du magasin général, leur dit d'une voix un peu chevrotante :

— Permettez que je me présente, mon nom est Joseph.

Il fit un petit salut et compléta :

— Joseph Courtin, et le vôtre ?

— Moi, c'est Carmel, et voici ma sœur, Mathilde.

Mathilde précisa en souriant.

— Mathilde et Carmel Moisan. Nous sommes les deux sœurs inséparables.

— *Pleased to meet you.*

Les sourcils en accent circonflexe de Carmel obligèrent Joseph à traduire cette formule de politesse.

— Oh, je veux dire : je suis content de vous rencontrer.

L'air ensorceleur, Joseph bavarda de tout et de rien avec les sœurs. Le temps passa trop vite. Il prit congé lorsque Mathilde mentionna que leur mère serait inquiète si elles ne rentraient pas bientôt. Joseph risqua le tout pour le tout, un sourire enjôleur sur les lèvres :

— Accepteriez-vous de me revoir, Caramel ?

Carmel s'esclaffa et rétorqua :

— Mon nom est Carmel et non pas Caramel.

Sa manière de prononcer son prénom, en raison de son accent anglais, la fit rire. Elle le trouva mignon. « Il casse son français, que c'est charmant ! » se dit-elle.

Il insista avec audace :

— Pour moi, vous serez Caramel.

Embarrassée par cette manifestation familière, Carmel admira tout de même son sens de l'humour. Elle tomba sous le charme de ce bel homme, un grand de six pieds, à la tenue impeccable. Séduisant, droit comme un chêne, l'arête du nez bien dessinée. Et une bouche !

— Vous êtes anglais, à ce que je comprends !

Joseph ne voulut pas entrer dans les détails de son arbre généalogique, mais il lui répondit :

— Non, écossais.

Elle se sentit gauche lorsqu'elle lui répondit :

— Je vais tout essayer afin de persuader ma mère de me permettre de sortir.

Elle avait buté sur les mots en prononçant cette phrase. Comme si une permission était encore nécessaire à son âge ! Elle se reprit :

— J'aimerais, moi aussi, vous revoir.

Lorsque les deux sœurs s'apprêtèrent à partir, Joseph dévisagea Carmel.

— *I'll see you*, nous nous reverrons !

Ils se quittèrent sur ces paroles prometteuses, Mathilde prise à témoin. Joseph s'ancra alors souverainement dans les pensées de Carmel. La bataille qui s'engagea entre la mère et la fille afin d'obtenir la permission de sortir ne découragea pas Carmel, qui insista dans sa requête. Ses frustrations avaient assez duré.

— J'ai vingt-deux ans, je peux choisir les garçons que je veux fréquenter, ça fait assez d'années que je suis encabanée, il n'y a pas que des voyous sur cette terre.

Eugénie commença à s'énerver. Elle sentit un besoin soudain de se tenir la poitrine.

— Ne monte pas sur tes grands chevaux, ma fille, c'est moi, le *boss* ici.

Elle rougit, puis blêmit, et murmura :

— Tu vas faire mourir ta pauvre mère !

Elle se laissa tomber sur la première chaise libre.

Carmel ne se découragea pas pour autant. Elle suggéra :

— Mathilde pourrait nous accompagner.

— Elle et toi, c'est du pareil au même.

Carmel était frustrée, l'inquiétude de ne plus revoir cet homme la taraudait.

— Vous n'allez tout de même pas nous enfermer toute notre vie, Mathilde et moi !

Elle en avait assez de ces restrictions sous prétexte que des temps difficiles sévissaient depuis le krach de 1929 ; on était maintenant en juin 1939. Elle en avait marre de cette vie, des mariages à répétition de ceux qui voulaient éviter de participer à l'éventuelle guerre outre-mer et l'incertitude qui régnait sur toute la ville. Elle était prête à tout pour revoir Joseph. Luttant obstinément pour

obtenir la permission tant convoitée, Carmel se hasarda du côté de son père. En désespoir de cause, elle le supplia d'intercéder pour elle auprès de sa mère.

Arthur, trop mou pour entretenir une telle discussion, se mit à fixer un motif sur le papier peint effiloché qui recouvrait les murs du modeste salon. Carmel espérait que, pour une fois, il n'allait pas se dérober.

— Remuez-vous, papa, je vous parle !

Arpentant l'étroite distance menant du salon à la cuisine, évitant au passage une bouteille de bière vide, Arthur réagit. Une idée lui vint.

— Va donc demander à ta sœur Céline, elle pourrait la convaincre, maman. Elle réussit à tout obtenir d'elle.

Il avait dit « maman » au lieu de nommer Eugénie, car les hommes, à cette époque, appelaient ainsi leur femme afin de donner l'exemple à leurs enfants. Arthur, encore une fois, n'endossa aucune responsabilité de peur d'irriter sa femme.

Carmel n'avait pas beaucoup d'affinités avec sa sœur cadette, elle n'allait pas s'abaisser à lui demander quoi que ce soit. Elle se remémora combien elle détestait la voir, lorsqu'à l'âge de douze ans, les grandes jambes pendantes, elle se faisait encore bercer par sa mère. Céline, studieuse, plus intellectuelle que manuelle, la fille chérie d'Eugénie, avait poursuivi des études jusqu'à la septième année. Elle avait facilement obtenu la permission de sortir avec un jeune enseignant qu'elle avait rencontré à l'école où elle étudiait.

Tante Élise, au rythme du grincement de la berçante sur le linoléum, cigarette pendue entre deux longs doigts jaunis par la nicotine, avait perçu la discorde qui régnait dans la maison. C'était une vieille fille futée, encore très belle et élancée, au regard pervenche, mais à la bouche désabusée. Elle avait toujours vécu avec la famille d'Eugénie. Les deux femmes s'aimaient énormément,

leur enfance misérable et beaucoup d'autres malheurs avaient tissé des liens indissolubles entre elles. Eugénie avait posé une condition lorsqu'elle avait épousé Arthur : Élise habiterait avec eux. Eugénie se sentait redevable envers sa sœur qui avait renoncé au mariage afin de soutenir financièrement leur famille.

Élise connaissait le caractère de chaque enfant Moisan. La pension qu'elle payait rubis sur l'ongle à sa sœur lui donnait le droit, prétendait-elle, de s'immiscer dans les affaires de la famille. Le comportement et les agissements de sa nièce Carmel la remuaient. Le trouble de la jeune femme réveilla en elle quelque chose de familier, une impression de déjà-vu.

Élise, les souvenirs chavirés, caressait du bout des doigts les superbes cadeaux reçus de son amant, palpant ces précieux bijoux rangés dans son coffret de cuir posé sur ses genoux. Elle le tenait verrouillé par un petit cadenas doré dont elle seule possédait la clé. Elle revint au moment présent.

— Qu'est-ce donc qui te tracasse, jeune fille ? lui demanda-t-elle.

Carmel soupira d'agacement.

— C'est encore maman !

Élise savait très bien de quoi il s'agissait, mais continua pourtant à l'interroger.

— Qu'est-ce qu'elle a fait, Eugénie ?

— Rien… seulement elle ne me permet pas de sortir, je suis une adulte, c'est ridicule, vous ne croyez pas, ma tante ?

Cette dernière connaissait l'objet de ses tourments.

— Tu veux parler de sortir avec ce jeune homme qui t'a interceptée après la messe, l'autre dimanche ? Ta mère m'en a glissé un mot.

Élise n'allait plus à la messe, elle avait perdu la foi en perdant son fiancé.

Carmel ne retint pas sa surprise.

— Qu'est-ce qu'elle a dit, maman ? Je suis pourtant depuis longtemps en âge de fréquenter les cavaliers de mon choix.

Elle exprima sa colère.

— Je ne vais rien te dévoiler des confidences d'Eugénie, mais tu peux te fier à moi, je m'en occupe. Je vais plaider ta cause et celle de ton galant.

Elle le ferait, car elle était navrée de cette situation. Eugénie avait raconté à sa sœur comment elle avait arrêté le geste de cet effronté sur le parvis de l'église. Élise avait tempéré les propos de sa sœur, lui suggérant d'accorder une chance à ce soupirant.

— Ne gâche donc pas la vie de ta fille, je crois que sa conduite prouve jusqu'à maintenant que tu peux lui faire confiance. Lui souhaites-tu le même sort que celui de Mathilde, qui approche la trentaine, toujours célibataire, et on sait pourquoi ?

Eugénie avait été à court d'arguments lorsqu'Élise avait évoqué la vie de Mathilde, et elle s'était montrée hargneuse. Elle essaya d'éluder la situation de sa fille aînée en ramenant la conversation à « l'homme du parvis de l'église », comme elle surnommait cet inconnu.

— On ne sait rien de lui.

— Invitons-le donc ici, on va voir ce qu'il a dans le ventre.

Quelle ne fut pas la surprise de Carmel lorsque, chez John Ritchie Co., le lundi suivant, à l'heure du dîner, sa tante la prit à part et lui chuchota :

— J'ai à te parler.

Fébrile, Carmel écouta avec intérêt les propos de celle en qui elle avait mis tous ses espoirs.

— Tu peux inviter à la maison ce jeune homme qui fait tant briller tes yeux, tout est arrangé avec ta mère.

Élise ne fit pas mention des arguments qu'elle avait employés pour convaincre Eugénie ; peu importait, la fin justifiait les moyens. Elle avait réussi et ferait tout son possible pour que Carmel ne subisse pas le même sort que Mathilde ; elle invoquerait la fibre familiale s'il le fallait. Elle avait préféré lui annoncer cela hors de la maison afin de ne pas déclencher l'hilarité chez ses trois frères.

Carmel ne posa pas de question, le premier pas était franchi, c'était déjà beaucoup. Elle gratifia sa tante d'un soupir de satisfaction.

Incrédule et heureuse à la fois, elle ne savait comment s'y prendre pour inviter Joseph, elle ne connaissait rien de lui. Les mœurs de l'époque interdisaient aux jeunes filles de faire les premiers pas ; même si elle avait su où il demeurait, il aurait été plus qu'inconvenant de le relancer. Elle vivait peut-être dans une famille modeste, mais elle avait des principes et elle en était fière. Elle n'aurait pas voulu être mal jugée ou encore passer pour une fille de petite vertu. L'église lui servait de seul repère. Elle se mit à espérer le rencontrer le dimanche suivant afin de lui faire part de la décision. Elle s'attendait à le voir dans l'assemblée des fidèles.

* * *

Tante Élise avait plaidé la cause de sa nièce, car elle lui souhaitait un meilleur sort que le sien. Elle gardait ouverte cette déchirure au cœur depuis que son fiancé, le médecin, n'avait eu ni la patience ni le courage de l'attendre. Il n'était pas vraiment bel homme, mais avait une personnalité rayonnante. Il possédait cette aura à laquelle n'importe quelle jeune fille aurait succombé. Il n'était pas très grand, mais émanaient de lui une intelligence et une vivacité d'esprit qui ne passaient jamais inaperçues. Son attention était

entièrement concentrée sur la personne avec laquelle il s'entretenait. Ses belles mains blanches manucurées offraient une poignée de main sincère.

Mais une autre jeune fille plus sophistiquée, voire un peu snob, avait croisé son chemin. Il avait rencontré une infirmière assignée au même hôpital que lui. Ils étaient issus du même milieu culturel. Ils partageaient les mêmes ambitions, évoluaient dans le même monde.

L'âme du docteur avait alors déserté celle d'Élise ; elle n'était peut-être pas assez convenable pour lui, qui sait ! Le docteur comprenait que les différences culturelles de son amante, qui était issue de la classe ouvrière et habitait avec sa sœur et son étrange famille, feraient jaser dans son cercle d'amis et de collègues, tous des professionnels et des universitaires. Élise vivait très mal cette rupture qui laissait dans tout son être une empreinte indélébile qui ne guérirait jamais. La poitrine marquée au fer rouge, elle s'était juré de ne plus fréquenter d'hommes. Elle aimerait le médecin en silence pour le reste de ses jours et le verrait en cachette : elle serait dorénavant sa maîtresse. Il n'était pas nécessaire d'être de la haute bourgeoisie pour jouer ce rôle ingrat. Elle revenait pantelante à la maison après leurs ébats amoureux.

* * *

Angèle, la mère d'Élise, Eugénie et Bernard, était devenue veuve très jeune. Son mari, François Grenier, tanneur, avait succombé à des infections respiratoires causées par des « opérations de tanneries ». Ces opérations étaient source de poussières chimiques produites par certains processus, notamment le ponçage. Les poussières pouvaient être chargées de poils, de particules de moisissures et d'excréments. Aucune ventilation adéquate n'était prévue à l'époque. La grande diversité d'acides, d'alcalis, de tanins, de solvants, de désinfectants et d'autres substances pouvait provoquer des bronchites chroniques.

François y perdit sa jeune vie. Il laissa dans le deuil et dans le besoin sa femme avec ses trois enfants en bas âge. Le curé de la paroisse Sainte-Rose-du-Nord prit Angèle en pitié. Il était peiné de la façon dont la vie lui avait fauché son mari. « Il est mort les poumons brûlés, ce pauvre homme, ce n'était pas dans les desseins de l'Éternel ! » disait-il à qui voulait bien l'entendre.

Le curé avait donc engagé la jeune veuve éplorée comme ménagère. La famille vivait dans une petite maison blanche qu'on appelait « la maison du bon Dieu ». L'humble chaumière avait été surnommée ainsi parce que les paroissiens les plus nantis venaient y porter de la nourriture. Angèle répétait à ses enfants que c'était le bon Dieu qui envoyait ces généreux donateurs. Malgré son épreuve, elle était demeurée fervente croyante. La bonté de monsieur le curé l'avait encouragée à persévérer dans la religion.

Élise Grenier, l'aînée de la famille, devint une jeune fille désirable. À l'âge de seize ans à peine, elle partit pour Québec dans le but d'y trouver un emploi. Elle n'eut aucun mal à se faire embaucher par la grande manufacture de chaussures John Ritchie Co. Le hasard mit sur sa route un jeune et brillant médecin qui tomba amoureux d'elle à la première rencontre. Elle hésita à répondre à la demande en mariage de cet homme qui l'appelait sa « gazelle », parce qu'elle se faisait un devoir de continuer de soutenir les membres de sa famille, sachant que son mariage priverait les siens d'une part importante de revenus, elle qui leur envoyait régulièrement la majeure partie de ses gains. Elle avait demandé à son prétendant de lui donner du temps.

* * *

Carmel, contente de pouvoir fréquenter Joseph, et prévoyant lui en faire part à l'église, s'était parée avant l'heure habituelle de départ pour la messe.

— Es-tu prête, Mathilde ? On va être en retard.

Carmel, endimanchée, chapeautée, chaussée de talons aiguilles, son sac sur les genoux, assise comme une statue sur le banc de l'église, épaule contre épaule avec Mathilde, eut de la difficulté à suivre l'office.

— Évangile selon saint Luc, chapitre 5, versets 1 à 11.

« En ce temps-là, comme Jésus se trouvait un jour sur les rivages du lac de Génésareth, la foule se pressait autour de lui pour entendre la parole de Dieu. Apercevant au bord du lac deux barques, d'où les pêcheurs étaient descendus pour nettoyer leurs filets, il monta dans l'une d'elles, qui appartenait à Simon, et le pria de s'éloigner un peu du rivage. »

Le curé monta en chaire et commença le sermon qu'il avait préparé avec soin. D'une voix de stentor, il s'adressa aux fidèles. L'homélie de l'ecclésiastique n'atteignit pas la jeune femme, son ton de prédicateur n'arriva pas à apaiser son âme. Saisissant le moment de la collecte des aumônes, moment d'agitation durant lequel les fidèles fouillaient dans leurs poches, elle osa tourner la tête, profitant de ce que certains s'étaient retournés vers le jubé pour contempler les enfants chanter dans la chorale accompagnée des sons harmonieux de l'orgue Casavant. Il était facile de distinguer les parents qui cherchaient leur enfant parmi les choristes ; leurs yeux étaient pétillants de fierté et d'amour. Carmel dut se ressaisir et attendre la fin de la messe pour quérir le regard de Joseph ; elle faisait semblant de prier.

— Saint, saint, saint, le Seigneur… Levez-vous !

Les trois clochettes la ramenèrent à la prière. Le prêtre psalmodia.

— Nous vous demandons, Seigneur, que vos mystères sacrés nous rendent purs et que par leurs bienfaits ils servent à notre protection. Par notre Seigneur, Jésus-Christ…

— *Ite missa est.*

Carmel se signa rapidement. Elle referma son missel. L'image de saint Jude, protecteur des causes désespérées, glissa sur le sol. C'était le saint qu'elle préférait et qu'elle implorait dans ses moments de détresse. Il était reconnu comme étant le saint de l'espoir. Elle se pencha pour ramasser l'image. La tête légèrement inclinée, elle lut la prière au dos et ajouta sa propre demande :

— Ô glorieux apôtre saint Jude, je vous en supplie, faites que je revoie Joseph, je vous en implore.

Elle se redressa. La tête haute sur ses cinq pieds et cinq pouces, le nez en l'air, scrutant l'assistance, sa vision se brouilla à l'ouverture des grandes portes. Aveuglée par le soleil déjà à son zénith qui nimbait l'enceinte, elle chercha Joseph, mais ne le vit pas. Était-il parti avant la fin de la messe ? Elle était certaine de ne pas l'avoir loupé. S'il avait été dans l'assistance, elle l'aurait reconnu.

Carmel continuait à s'interroger :

« Était-il malade ? »

Mathilde remarqua la distraction de sa sœur.

— Qui cherches-tu comme ça ?

Carmel plongea le bout de ses doigts dans l'eau du bénitier et, distraitement, se signa de nouveau.

— Mais personne, voyons !

Sur le parvis, endroit privilégié pour mettre leurs commérages à jour, les punaises de sacristie en profitaient pour cancaner. La déception se lisait sur le visage de Carmel. Son bel écossais ne lui avait rien promis, certes, mais elle espérait tant le rencontrer afin de lui faire part de la décision de sa mère. Elle s'était peut-être bercée d'illusions. Pourtant, il lui avait dit qu'il souhaitait la revoir, et elle était certaine d'avoir bien compris « *I'll see you* », même si elle ne savait pas un traître mot d'anglais. De toute façon, il avait traduit : « Nous nous reverrons. » Cette phrase, il l'avait prononcée

sur un ton convaincant. Il ne lui avait cependant pas donné de rendez-vous l'autre dimanche, mais, selon elle, c'était tout comme.

Eugénie, témoin du désarroi de sa fille, ne fit rien pour la réconforter. Intérieurement, elle éprouvait une certaine satisfaction, sachant Carmel à l'abri.

— On ne traîne pas dans les rues après la messe, les filles !

Carmel et Mathilde rentrèrent directement à la maison, à pas lents.

La semaine s'annonçait monotone pour Carmel. En s'acharnant sur sa piqueuse, elle croyait pouvoir canaliser ses pensées sur son quota quotidien. Chaque soir, au sortir du travail, elle espérait voir Joseph. Bras dessus, bras dessous, les deux sœurs répétaient leur rituel jusqu'à la maison. Mathilde essayait inutilement de l'encourager.

— Ne t'inquiète pas, il va tenter de te revoir, la façon dont il t'a contemplée ne laisse aucun doute.

L'aller-retour ennuyeux sur ces trottoirs trop de fois piétinés exaspérait Carmel. Elle écrasait sous ses pas tous ses espoirs déchus. Les moqueries qu'elle entendait sur son passage la décourageaient.

— Et puis, ton Anglais, on ne le voit plus dans les parages !

Elle avait osé en parler au travail. Exubérante, elle en avait probablement trop dit, sûrement plus que le peu qu'elle savait de lui. Ses collègues se moquaient d'elle. Certaines avaient remarqué cet homme à l'allure distinguée et doutaient qu'il puisse s'intéresser à l'une des petites travailleuses de la manufacture.

La tête baissée, elle tentait de les ignorer.

Elle accéléra le pas.

Carmel voulait s'enfermer, disparaître, fuir les taquineries des filles, mais il lui fallait affronter la réalité, elle ne reverrait peut-être

jamais Joseph. Pourquoi occupait-il toutes ses pensées ? Elle avait sans doute visé trop haut. Il cherchait peut-être une proie facile parmi les travailleuses manuelles. Faisait-il partie de cette race d'hommes qui disent n'importe quoi aux filles pour se rendre intéressants ? Était-il un braconnier des cœurs, ce bel homme au regard énigmatique ? La morosité l'envahit peu à peu. Elle avait refusé à plusieurs occasions les invitations de jeunes hommes de son entourage de peur de tomber dans ce piège dont sa mère lui rebattait les oreilles. Un isolement s'était créé autour d'elle.

Mais pourquoi lui avait-il fait miroiter de possibles fréquentations ? À la maison, elle se carra dans le Chesterfield. Sa fidèle chienne Manouche aux grands yeux langoureux posa la tête sur ses genoux ; elle sympathisait avec sa maîtresse et semblait comprendre son désarroi. Carmel glissa les doigts derrière ses oreilles, Manouche agita la queue en signe de satisfaction. La soirée se termina, comme d'habitude, par un bâillement contagieux.

La chienne ressemblait à s'y méprendre à un berger anglais avec sa queue courte et son poil long qui volait au vent quand elle marchait.